Ann Brashares

L'Amour dure plus qu'une Vie

GALLIMARD

L'Amour dure plus qu'une vie

Titre original : *My name is memory*

© Ann Brashares, 2010, pour le texte
© Gallimard Jeunesse, 2011, pour la traduction française

Ann Brashares

L'Amour dure plus qu'une vie

Traduction d'Anne Krief

GALLIMARD

À mon très cher Nate, à la mémoire sans pareil

Sans exiger du ciel qu'il condescende à mon bon vouloir,
Que, gratuitement et pour l'éternité, je dispense à la ronde.

Walt Whitman,
Chanson de moi-même

J'ai vécu plus d'un millier d'années. Je suis mort des milliers de fois. Je ne les compte plus. Ma mémoire est fabuleuse, mais elle n'est pas infaillible. Je ne suis qu'un être humain.

Mes premières vies sont un peu floues. La trajectoire de l'âme suit le parcours de chacune de nos vies. Macrocosmique. Il y a eu mon enfance. Il y a eu plusieurs enfances. Et, au tout début, j'ai même atteint l'âge adulte plusieurs fois. En ce temps-là, lors de chacune de mes petites enfances, la mémoire revient plus vite. Nous avançons sans comprendre. Nous regardons, ébahis, le monde autour de nous. Nous nous rappelons.

Quand je dis « nous », je parle de moi, de mon âme, de mes multiples vies. Quand je dis « nous », je parle aussi de ceux qui comme moi possèdent la Mémoire, le souvenir conscient d'une présence sur terre qui survit aux morts successives. Nous sommes peu à en avoir fait l'expérience ; peut-être un individu par siècle, un sur des millions. Nous en croisons rarement mais, croyez-moi, ils existent. L'un d'entre eux au moins possède une mémoire infiniment plus fabuleuse que la mienne.

Je suis né et je suis mort de nombreuses fois dans toutes sortes de lieux. Le laps de temps entre mes morts et mes renaissances était sensiblement le même. Je n'étais pas à Bethléem pour la naissance du Christ. Je n'ai pas assisté à l'apogée de l'Empire romain.

Je ne me suis jamais prosterné devant Charlemagne. À l'époque, je vivais péniblement du travail de la terre en Anatolie et parlais un dialecte incompréhensible hors de mon village. Mon Dieu et le diable étaient mes seules et uniques sensations fortes. Les grands événements historiques passent souvent inaperçus de la plupart des gens et se déroulent loin d'eux. Je les ai découverts dans les livres, comme tout un chacun.

Parfois, je me sens plus proche des maisons et des arbres que de mes congénères humains. Je contemple autour de moi ces vies qui viennent et disparaissent par vagues. Elles sont brèves, tandis que la mienne est longue, longue. Parfois, je me vois comme un pieu planté au bord de l'océan, immuable.

Je n'ai jamais eu d'enfant et je ne suis jamais devenu vieux. Je ne sais pas pourquoi. J'ai vu la beauté dans toutes sortes de choses. Je suis tombé amoureux, et c'est elle qui continue à vivre. Je l'ai tuée une fois et je suis mort pour elle plusieurs fois, et tout cela en vain. Je la cherche désespérément ; son souvenir me hante. Je garde espoir qu'un jour ou l'autre elle se souviendra de moi et me reconnaîtra.

HOPEWOOD, VIRGINIE, 2004

Elle ne l'a pas vu très longtemps. Il avait débarqué au début de l'année de première. C'était une petite ville et un petit établissement scolaire où l'on retrouvait les mêmes élèves d'une année sur l'autre. Il avait le même âge qu'elle quand il est arrivé, mais il paraissait plus.

Elle avait entendu raconter des tas de choses sur la façon dont il avait vécu les dix-sept années de sa vie et les lieux qu'il avait traversés, mais elle avait de sérieux doutes sur leur authenticité : il était censé avoir fait un séjour en hôpital psychiatrique avant d'entrer à Hopewood ; son père était en prison et il était livré à lui-même ; sa mère avait été assassinée, vraisemblablement par son père. Il portait en permanence des manches longues parce qu'il avait, paraît-il, les cicatrices de terribles brûlures aux bras. Il n'avait jamais démenti ces histoires, pour autant qu'elle le sût, ni n'avait jamais cherché à proposer d'autres explications.

Et si Lucy ne croyait pas à ces rumeurs, elle en comprenait la raison. Daniel, en dépit de ses efforts, était différent. Il faisait le fier, mais il émanait de tout son être un certain sentiment tragique. On aurait dit que personne ne s'était jamais occupé de lui et qu'il n'avait pas même conscience de ce drame. Un jour, elle l'avait surpris au réfectoire, près

de la fenêtre, tandis que les autres élèves passaient autour de lui avec leur plateau, discutant à toute vitesse, et il avait l'air complètement perdu. Elle avait donc eu ce jour-là la nette impression qu'il était seul au monde.

À son arrivée au lycée, il déclencha un certain émoi car il était extrêmement beau. Il était grand, bien bâti, plein d'assurance, et ses vêtements étaient un peu plus chic que la moyenne. Au début, les entraîneurs le repérèrent à cause de sa taille et voulurent le faire jouer au football, mais ça ne l'intéressait pas. Comme c'était une petite ville où l'on s'ennuyait ferme et où l'on ne vivait que d'espoir, les jeunes se mirent à parler et les rumeurs commencèrent. Tout d'abord, elles étaient plutôt élogieuses, mais il commit un certain nombre d'erreurs : il ne vint pas à la fête d'Halloween de Melody Sanderson, alors qu'elle l'avait personnellement invité devant tout le monde, en plein couloir ; il adressa la parole à Sonia Frye lors du pique-nique annuel du collège et du lycée, alors qu'aux yeux des filles comme Melody elle n'était qu'une dingue à tenir à distance. Ils évoluaient dans un écosystème social très fragile et, dès le premier hiver, la plupart des gens le fuyaient.

À l'exception de Lucy. Elle ne savait pas pourquoi elle-même. Elle n'avait aucune estime pour Melody ni sa bande de suiveuses, mais elle était prudente. Elle démarrait avec un gros handicap et ne tenait pas à être une paria. Elle ne pouvait pas faire ça à sa mère, pas après ce qu'elle venait d'endurer avec sa sœur aînée. Et Lucy n'était pas non plus du genre à aimer les garçons à problèmes. Non, ce n'était pas son truc.

Elle nourrissait l'idée saugrenue, une sorte de fantasme, à vrai dire, qu'elle pourrait en quelque sorte l'aider. Elle savait comment les choses se passaient quand on était en dehors des clans de l'école ou dedans, et elle savait aussi ce que cela coûtait de faire bonne figure dans les deux cas. Elle avait le

sentiment qu'il supportait un fardeau beaucoup plus lourd que le commun des mortels, et elle éprouva une curieuse et douloureuse empathie envers lui. Elle se plaisait à l'idée qu'il avait peut-être besoin d'elle, qu'elle pouvait être celle qui le comprendrait.

Rien ne lui indiqua qu'il partageait son point de vue. En deux ans, il ne lui avait pas adressé une seule fois la parole. Enfin, si, un jour où elle avait marché sur son lacet et s'était excusée, il l'avait regardée et avait marmonné quelque chose. Ça l'avait embêtée et tourmentée par la suite, et elle ne cessait d'y repenser, cherchant à deviner ce qu'il avait bien pu lui dire, mais elle avait fini par conclure qu'elle n'avait rien à se reprocher et que s'il voulait se balader dans le couloir des terminales avec un lacet défait, c'était son problème.

– Tu crois que je me pose trop de questions ? avait-elle demandé à Marnie.

Son amie la regarda, comme si elle se retenait à deux mains pour ne pas lui arracher les cheveux.

– Oui, exactement. Je pense que tu penses trop à tout ça. Si on faisait un film sur toi, il s'appellerait *La Fille qui pensait trop*.

Elle rit sur le coup et s'inquiéta ensuite. Marnie n'avait pas voulu être méchante : elle l'aimait plus et surtout plus sincèrement que quiconque, à l'exception peut-être de sa mère qui l'aimait à la folie à défaut de sincèrement. Non, Marnie souffrait de la voir s'intéresser à quelqu'un qui manifestement n'avait rien à faire d'elle.

Lucy le soupçonnait d'être une sorte de génie. Non que son comportement ou ses propos l'aient laissé croire. Mais elle en avait eu le sentiment un jour où elle était assise à côté de lui en cours d'anglais et où ils travaillaient sur Shakespeare. Elle l'avait surpris, penché sur son cahier, en train de recopier les sonnets de mémoire, l'un après l'autre, d'une belle écriture

penchée qui lui évoqua Thomas Jefferson en train de rédiger la Déclaration d'indépendance. L'expression qu'il arborait l'avait convaincue qu'il était aussi éloigné que possible de cette salle de classe exiguë, avec son néon tremblotant, son linoléum gris et son unique et minuscule fenêtre. « Je me demande d'où tu viens. Je me demande comment tu es arrivé ici. »

Un jour, prise d'une soudaine audace, elle lui avait demandé quel était le sujet du devoir d'anglais. Il s'était contenté de lui indiquer le tableau où il était écrit qu'ils devaient préparer une dissertation sur *La Tempête*, à rédiger ensuite en classe, mais elle avait eu l'impression qu'il voulait lui dire autre chose. Elle savait qu'il n'était pas muet : elle l'avait déjà entendu parler à d'autres. Elle lui jeta donc un regard encourageant, mais à peine eut-elle croisé ses yeux, qui avaient la couleur des petits pois en conserve, qu'elle se sentit envahie par une gêne telle qu'elle dut baisser la tête pour ne plus la relever de tout le cours. C'était la première fois que cela lui arrivait. D'habitude, elle avait plutôt confiance en elle. Elle savait qui elle était et ce qu'elle voulait. Elle avait grandi principalement parmi des femmes, mais entre le bureau des étudiants, l'atelier de céramique et les deux frères de Marnie, elle avait un grand nombre d'amis garçons. Aucun d'eux ne lui avait jamais fait l'effet de Daniel.

Puis il y eut le jour, à la fin de l'année de première, où elle vidait son casier. Elle était désespérée à l'idée de ne plus le voir de tout l'été. Elle avait garé le gros 4 x 4 de son père à cheval sur le trottoir, à deux pâtés de maisons du lycée. Elle avait posé par terre des piles de papiers et de livres, ainsi qu'un carton qui contenait ses poteries, pendant qu'elle s'efforçait d'ouvrir la portière.

Elle aperçut Daniel du coin de l'œil. Il n'allait nulle part et avait les mains vides. Il était simplement planté là, les bras ballants, et la fixait d'un air perdu. Il paraissait triste et

quelque peu lointain, semblant regarder autant à l'intérieur de lui-même qu'il la regardait, elle. Elle se retourna et croisa son regard : cette fois, ni l'un ni l'autre ne se dérobèrent. On aurait dit qu'il cherchait à se rappeler quelque chose.

Une partie d'elle-même était tentée de lui faire un signe ou une réflexion fine ou mémorable, tandis qu'une autre retenait simplement son souffle. Elle avait la nette impression de le connaître, et ce non pas parce qu'elle avait passé toute l'année scolaire à penser à lui de façon obsessionnelle. On aurait dit qu'il savait qu'elle se contenterait de rester là, à le regarder fixement quelques instants, comme s'ils avaient tant de choses à se dire qu'il devenait inutile de se les dire. Après quelques secondes d'hésitation, il s'éloigna, et elle ne sut ce que cela signifiait. Par la suite, elle essaya de démontrer à Marnie que c'était la preuve qu'il y avait véritablement quelque chose entre eux, mais son amie qualifia cet incident de « non-événement ».

Marnie se sentait le devoir de calmer les espoirs de Lucy et elle avait même forgé une espèce de formule pour la circonstance : « S'il t'aimait, tu le saurais. » Elle lui répétait à tout bout de champ cette phrase qu'elle avait dû trouver dans un livre, supposait Lucy.

Lucy avait en effet envie d'aider Daniel, mais il n'y avait pas que cela. Elle n'était pas si altruiste, elle était aussi terriblement attirée par lui. Tout l'attirait en lui, y compris les choses les plus étranges, tels sa nuque, ses pouces posés sur le rebord de sa table, la façon dont un épi de cheveux se dressait comme une petite plume, juste au-dessus de l'oreille. Le jour où son odeur lui parvint aux narines, elle n'en dormit pas de la nuit tant elle en avait été étourdie.

Et, à la vérité, il avait un énorme avantage sur tous les autres garçons du lycée : il ne connaissait pas Dana. Dana avait toujours été « ingérable », ainsi que le présentait pudi-

quement sa mère, mais, quand elles étaient petites, sa sœur aînée était l'idole de Lucy. C'était la fille la plus intelligente et au débit le plus rapide qu'elle ait jamais connue, sans compter son courage à toute épreuve. Courageuse, mais également imprudente. Quand Lucy avait fait la moindre bêtise, même dérisoire, comme d'entrer dans la maison avec des chaussures pleines de boue ou de renverser du ketchup par terre, c'était Dana qui s'accusait. Elle le faisait malgré les protestations de Lucy, car elle prétendait que ça ne lui faisait ni chaud ni froid de se faire gronder, contrairement à Lucy.

Dana commença à faire parler d'elle alors qu'elle était en troisième et Lucy en sixième. Au début, Lucy ne comprenait pas ce que signifiaient toutes ces messes basses parmi les grands élèves et les adultes, mais elle savait qu'il s'agissait de quelque chose de honteux. « J'ai eu ta sœur… », lui disait tel ou tel professeur d'un ton toujours lourd de sous-entendus. Certains de ses camarades de classe ne voulaient plus venir chez elle, ni ne l'invitaient chez eux, et c'est alors qu'elle comprit que sa famille avait fait quelque chose de mal, sans vraiment savoir de quoi il s'agissait au juste. Seule Marnie lui conserva une indéfectible amitié.

En quatrième déjà, Dana était un peu l'Alice de *L'Herbe bleue*, l'exemple de l'école à ne pas suivre, et au sujet de ses parents, les spéculations allaient bon train : buvaient-ils ? Se droguaient-ils ? La mère travaillait-elle quand ses filles étaient petites ? Et cela se terminait invariablement par cette phrase : « Pourtant, ils ont l'air bien gentils. »

Ses parents recevaient tous ces commentaires la tête si basse que c'en était une incitation à les accabler davantage. Leur honte était sans bornes, et il était plus facile d'encaisser ces reproches que de réagir. Dana, quant à elle, gardait la tête haute, tandis que le reste de la famille subissait les coups avec l'air de s'excuser perpétuellement.

De temps en temps, Lucy s'efforçait de se montrer loyale et, à d'autres moments, regrettait de ne pas s'appeler Johnson, comme une quinzaine d'autres élèves de son école. Elle essaya de parler à Dana et, voyant que cela ne changeait absolument rien, elle se persuada que tout cela lui était parfaitement égal. Pendant combien de temps peut-on renoncer à quelqu'un qu'on aime ? « Lucy est différente des autres Broward », entendit-elle son prof de maths dire à la conseillère d'orientation quand elle entra au lycée, et elle éprouva un terrible sentiment de culpabilité à s'accrocher à cette idée. Elle était convaincue qu'avec suffisamment d'efforts elle parviendrait à effacer cette tache ignominieuse.

Dana fut obligée de redoubler plusieurs fois à cause de son manque d'assiduité aux cours et de toutes sortes de délits qui n'avaient aucun rapport avec le lycée : drogue, violence, fellations dans les toilettes. Un jour, Lucy aperçut sur le bureau de son père une lettre annonçant que Dana bénéficiait d'une bourse au mérite fondée sur ses résultats au brevet. Ce que Dana choisissait de réussir ou non était très mystérieux.

Elle quitta le lycée pour de bon l'avant-dernier jour de classe, une semaine pile avant d'avoir obtenu son diplôme. Elle réapparut le jour de la remise de ceux-ci et fit une sortie spectaculaire au beau milieu de la « Marche n° 1 ». Daniel devait être le seul garçon à ne pas avoir vu Dana se déshabiller sur la pelouse centrale, cernée par les médecins qui l'embarquaient pour la dernière fois à l'hôpital et qu'elle griffait comme une furie.

Cette année-là, juste avant Thanksgiving, Dana fit une overdose et tomba dans le coma. Elle s'éteignit tout doucement à Noël. On l'enterra le jour de l'An, en présence de sa famille et de Marnie, de ses deux grands-parents encore en vie et de sa tante complètement dingue de Duluth. L'unique représentant du lycée était M. Margum, professeur de physi-

que et le plus jeune du corps enseignant. Lucy ne savait pas très bien s'il était là parce que Dana avait brillé à ses cours ou parce qu'elle lui avait fait une fellation ou pour ces deux raisons.

Parmi le lourd héritage de Dana, ce qu'elle légua de plus tangible était un serpent des blés de plus de un mètre de long, du nom de Passe-Partout, qui revint à Lucy par la force des choses. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ce n'était pas sa mère qui allait s'en occuper ! Semaine après semaine, elle décongelait les souris et les lui faisait ingurgiter avec le même dégoût. Elle lui changeait consciencieusement sa lampe chauffante. Elle nourrissait l'espoir qu'il mourrait, une fois privé de la forte personnalité de Dana, et le jour où elle découvrit dans sa cage de verre une réplique du même, toute desséchée et inerte, elle crut, avec un mélange d'horreur et de soulagement, que c'était arrivé. Mais il ne s'agissait que de sa mue. Il se prélassait dans son morceau de bois creux, plus vivant que jamais. Lucy se rappela brusquement les longues peaux grises que Dana avait punaisées sur les murs de sa chambre, seule et unique tentative de décoration.

C'est en première que Lucy s'autorisa enfin à être autre chose que la sœur de Dana. Comme elle était jolie, les garçons furent plus rapides à oublier que les filles, mais tous finirent par la fréquenter.

Lucy fut élue déléguée de classe à la fin de l'automne. Deux de ses poteries, un vase et un bol, furent choisies pour figurer à une grande exposition. Mais à chaque moment de liberté ou de succès correspondait un moment de culpabilité et d'affliction. Elle s'en voulait terriblement d'attendre quoi que ce soit de ses camarades, mais c'était ainsi.

« Tu sais, Lucy, je n'ai aucun ami dans ce lycée », lui avait confié Dana, comme si c'était une découverte.

– Il ne viendra peut-être même pas, lui dit Marnie au téléphone tandis qu'elles se préparaient toutes les deux pour le bal de fin d'année, dernier grand événement avant d'en avoir fini avec le lycée.

– Il viendra s'il veut récupérer son diplôme signé ! lui fit remarquer Lucy avant de raccrocher et de retourner à ses placards.

Marnie la rappela une deuxième fois.

– Même s'il passe, ça ne veut pas dire qu'il te parlera.

– C'est peut-être moi qui lui parlerai.

Lucy sortit précautionneusement de l'armoire sa robe à bretelles en soie lavande toute neuve et lui ôta son plastique. Elle l'étala délicatement sur son lit puis troqua son soutien-gorge ordinaire contre un autre en dentelle crème. Elle se mit du vernis rose pâle sur les ongles des pieds et passa un bon quart d'heure à se laver les mains et à se brosser les ongles pour en ôter la terre. Elle se frisa les cheveux au fer sachant fort bien qu'au bout d'une heure ils seraient aussi raides qu'avant. Tout en traçant un trait d'eye-liner noir au bord de sa paupière, elle imagina Daniel en train de la regarder et de se demander pourquoi elle se mettait un crayon dans l'œil.

Ça lui arrivait souvent. Et c'était plutôt gênant. Quoi qu'elle fasse, elle imaginait Daniel, et tout ce qu'il avait en tête. Et, bien qu'ils ne se soient jamais vraiment parlé, elle savait toujours parfaitement ce qu'il pensait. Ainsi, ça ne lui aurait pas plu qu'elle se maquille trop. Le sèche-cheveux lui aurait paru trop bruyant et inutile, et le recourbe-cils un instrument de torture. Il aimait bien ses graines de tournesol, mais pas son Pepsi allégé. Lorsqu'elle écoutait son iPod, elle savait quelles chansons il appréciait et lesquelles il trouvait stupides.

Il aimait bien cette robe, décida-t-elle en faisant lentement glisser le tissu soyeux sur sa tête et le long de son corps. C'est pour cela qu'elle l'avait choisie.

Marnie rappela.

– Tu aurais dû venir avec Stephen, il te l'a gentiment proposé.

– Je n'en avais pas envie.

– Oui, mais il t'aurait apporté des fleurs, et il est très photogénique.

– Il ne me plaît pas. Et je n'ai aucune envie de me faire prendre en photo avec lui !

Lucy passa sous silence le principal problème avec Stephen : Marnie était complètement folle de lui.

– Et tu aurais pu danser avec lui, il se débrouille très bien. Daniel ne va même pas t'inviter à danser. Que tu sois là ou non, il ne verra même pas la différence.

– Peut-être que si. Tu n'en sais rien.

– Si. Ce ne sont pas les occasions qui lui ont manqué et il n'a jamais fait attention à toi.

Après avoir raccroché pour la dernière fois, Lucy resta un moment à se regarder dans la glace. C'est vrai que l'absence de fleurs la chagrinait un peu. Elle cueillit trois petites violettes dans le pot qui était sur sa fenêtre, deux pourpres et une rose, et les fixa avec une pince juste au-dessus de son oreille. Voilà qui était mieux.

Marnie sonna à la porte à huit heures moins le quart. Lucy décrypta aussitôt l'expression de sa mère en descendant l'escalier. Celle-ci avait espéré secrètement ouvrir à quelqu'un du genre de Stephen, un beau garçon en smoking avec un petit bouquet à la main, mais pas à Marnie, encore elle, avec ses collants noirs filés. Elle avait eu deux filles, deux blondes ravissantes, et il n'y avait pas un seul joli garçon pour s'intéresser à elles. Autrefois, il suffisait d'être belle.

Lucy eut ce pincement au cœur qui lui était si familier. Elle savait pour quelle raison sa mère tenait aux photos du bal de promotion : elle aurait pu se rappeler en les regardant

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois
provenant de forêts plantées et cultivées expressément
pour la fabrication de la pâte à papier

PAO : Dominique Guillaumin

Imprimé en France
par CPI Firmin-Didot
Dépôt légal : avril 2011
ISBN : 978-2-07-063473-6
Numéro d'édition : 176318

L'amour dure plus qu'une vie Ann Brashares

Cette édition électronique du livre
L'amour dure plus qu'une vie d'*Ann Brashares*
a été réalisée le 03 mai 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070634736).
Code Sodis : N44698 - ISBN : 9782075013758.
Numéro d'édition : 176318.